

HANS ROSENFELDT

L'Été des loups

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

COUCHÉE SUR LE FLANC, parmi la mousse et les buissons.

Les moustiques sifflaient autour de sa tête. Respiration pénible, à quelques souffles de perdre conscience. L'œil vers le ciel, les nuages légers aux bordures roses et orangées.

C'était la saison chaude. La lumière éternelle.

Elle sentait la puanteur de l'infection depuis plusieurs jours, mais ce n'était pas ça qui allait la tuer. Pas non plus la faim. Elle avait mangé jusqu'à satiété. Pour la première fois depuis longtemps.

La plaie refusait de cicatriser, malgré tous ses efforts pour la nettoyer. Le mal et la chaleur étaient remontés dans sa patte. La meute s'était adaptée à son rythme. Un temps. Trois de ses petits avaient suivi les autres mais le plus faible était resté avec elle. Condamné à sa perte.

Elle ne pouvait plus chasser, il n'avait pas encore appris.

Les jeunes élans, proies faciles durant la saison lumineuse, étaient hors d'atteinte. Même le petit gibier lui échappait. Il était trop tôt pour les baies qui pouvaient légèrement calmer la faim en cas d'urgence. Hier, ils avaient trouvé un peu de viande, partiellement enfouie, dont l'odeur lui avait instinctivement ordonné de fuir, mais qui leur avait donné la force de continuer. Jusqu'à ce rocher plat à l'orée de la forêt où ils en avaient trouvé davantage. Beaucoup. De gros morceaux, plus qu'ils n'avaient pu en manger.

Et elle était repartie en boitant avec son petit, jusqu'à ce qu'il ralentisse, se mette à gémir, titube sur le flanc, bientôt incapable de se relever.

Elle était restée auprès de lui jusqu'à être certaine qu'il était mort, puis avait continué. Pas longtemps. Les crampes et les

tremblements l'en empêchaient. Elle s'était effondrée dans la mousse, était restée étendue sur le flanc.

Dans la chaleur. Dans la lumière. La lumière éternelle.

TOUT S'ÉTAIT PASSÉ comme prévu.

Pour commencer, selon le plan initial.

Arriver les premiers sur place, garer la jeep et la Mercedes noire côte à côte dans la clairière artificielle utilisée par les camions de débardage et les engins forestiers comme lieu de chargement et de manœuvre, capots tournés vers l'étroite route d'exploitation par laquelle ils étaient arrivés. Vitres baissées, seul le chant d'un oiseau nocturne brisait le silence absolu avant qu'un bruit de moteur n'annonce l'arrivée des Finlandais.

Une Volvo XC90, noire elle aussi, apparut. Vadim vit Artyom et Michail prendre leurs armes et descendre de la Mercedes en même temps que Liouba et lui de la jeep. Il aimait bien Liouba et pensait que c'était réciproque. Ils étaient plusieurs fois sortis boire des bières et quand on lui avait demandé avec qui elle voulait faire équipe, elle l'avait choisi, lui. Un instant, il envisagea de lui dire d'attendre dans la voiture, à l'abri, qu'il avait l'impression que ça pouvait mal tourner. Mais alors, que faire ensuite ?

Disparaître ensemble ? Vivre heureux jusqu'à la fin de leurs jours ?

Impossible quand elle aurait compris ce qui s'était passé : jamais elle n'agirait contre Zagorny. Elle ne l'aimait pas à ce point. Donc il ne lui dit rien.

La Volvo s'arrêta quelques mètres devant eux et les quatre Finlandais en descendirent. Tous armés. Ils regardèrent avec méfiance alentour tout en se dispersant.

Le tout en silence.

Le calme avant la tempête.

Le chef du groupe, un homme de grande taille aux cheveux ras, avec un tatouage tribal autour d'un œil, fit signe au plus petit et plus maigre, qui rangea son pistolet dans son holster, passa derrière la Volvo et ouvrit le coffre.

Jusque-là, c'était le plan initial.

À présent, le sien.

La balle du fusil muni d'un silencieux entra sous l'œil du Finlandais le plus proche de la voiture. La soudaine explosion d'os, de sang et de cervelle quand, l'instant suivant, le projectile ressortit à l'arrière du crâne fit aussitôt réagir instinctivement les autres.

Tous se mirent à tirer à peu près en même temps.

Tous sauf Vadim, qui se jeta à l'abri derrière la jeep.

L'homme au visage tatoué hurla et abattit aussitôt Michail de quatre ou cinq balles mortelles dans la poitrine. Artyom répliqua. Le tatoué reçut deux balles, tituba en arrière mais retrouva son équilibre et tourna son arme vers Artyom qui se jeta trop tard à l'abri derrière la Mercedes. Plusieurs balles le touchèrent à la jambe, en descendant à partir de la hanche. Hurlant de douleur, il atterrit sur le gravier sec. Sanglant, hurlant et tirant, le tatoué continua à avancer vers la Volvo, résolu à se sortir de là vivant. Une seconde plus tard, il tomba à genoux en gargouillant, lâcha son arme et pressa ses deux mains sur ce qui restait de son cou.

Quelque part, on tira d'autres coups de feu, on entendit d'autres cris.

Artyom se traîna en position assise tout en essayant maladroitement de stopper le sang qui jaillissait de sa jambe au rythme de sa pulsation cardiaque accélérée. On entendit alors une série de tirs et il se figea, son regard passant du désespoir au vide, ses lèvres formant quelques mots muets avant que sa tête ne tombe en avant sur le haut de son corps.

Le troisième Finlandais s'était jeté dans un fossé peu profond d'où il avait le champ libre sur les voitures garées. Une rafale concentrée de son fusil automatique avait touché Artyom à la chute des reins. Vadim réalisa qu'il devait lui aussi être entièrement visible et se jeta de l'autre côté de la jeep pour

s'abriter derrière une des grandes roues. En atterrissant sur le côté de la voiture, il vit le plus petit des quatre Finlandais qui gisait à terre, mort.

Liouba n'était visible nulle part.

Une série de tirs retentit en provenance du fossé à l'orée des arbres, des balles s'abattirent sur l'enjoliveur et crevèrent le pneu. L'une d'elles traversa le caoutchouc et toucha Vadim au flanc, juste au-dessus de la fesse. La douleur lui traversa le corps comme un éclair blanc. Il ravala un cri entre ses dents, pencha le front contre son genou étendu en se faisant aussi petit qu'il pouvait. Quand, lentement, il souffla, il réalisa que la fusillade avait cessé.

C'était silencieux. Complètement silencieux.

Pas un mouvement, pas une voix, pas un cri de douleur ou de colère, pas un chant d'oiseau, rien. Comme si le lieu lui-même retenait son souffle.

Il glissa prudemment un œil derrière la jeep.

Aucun bruit. Aucun mouvement.

Lentement, lentement il leva la tête pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Le soleil sous les cimes des arbres, au-dessus de l'horizon, la scène qu'il avait sous les yeux baignait dans cette douce lumière que seul produisait le soleil de minuit.

Lentement, il se mit debout, la balle s'était fichée dans des muscles et des tissus, mais ne semblait pas avoir touché d'organe vital. Il pressa la main sur la plaie. Du sang, mais rien d'impossible à bander.

“Liouba ?”

Elle était assise, adossée au pare-chocs arrière de la voiture des Finlandais, la respiration superficielle et saccadée, l'avant de son tee-shirt gris sous son blouson trempé de sang, son pistolet toujours dans sa main droite. Vadim examina ses blessures. Le sang en coulait régulièrement, aucune artère n'était touchée. Pas de bulles d'air, donc les poumons probablement intacts. Elle pouvait très bien s'en tirer.

“Qui a tiré ? demanda-t-elle hors d'haleine en saisissant le blouson de Vadim d'une main ensanglantée. Qui a commencé à tirer, putain ?

— Il est avec nous.

— Quoi ? Comment ça, avec nous ? Qui c'est ?

— Allez, viens.”

Il lui prit doucement son pistolet, le glissa dans sa poche puis se releva et se pencha pour l'aider. La douleur et l'effort la firent grimacer mais elle parvint à se mettre debout. Il lui prit la taille, elle passa un bras sur ses épaules. Vadim la guida entre les voitures garées. Là où le Finlandais tatoué était tombé il s'arrêta, ôta doucement le bras de Liouba, cessa de la soutenir par la taille et s'écarta de deux grands pas.

“Pardon...”

Le regard de Liouba ne fut d'abord que pure incompréhension, puis elle réalisa ce qu'il avait fait, où il l'avait conduite, juste avant que la balle du fusil automatique muni d'un silencieux ne lui traverse la tempe en la jetant à terre.

Vadim pressa la main sur la plaie au bas de ses reins et s'étira en poussant un profond soupir.

Tout s'était passé comme prévu, malgré tout.

LA VILLE s'éveille.

Comme elle le fait toujours. Comme elle l'a toujours fait.

La paix de Fredrikshamn en 1809. D'une simple signature, la Suède perdait un tiers de sa surface, un quart de sa population. L'Empire russe ayant obtenu la Finlande et par là Tornéå, jusqu'alors le principal centre commercial de la région, la frontière tracée au milieu du fleuve, la Suède se retrouvait soudain sans aucune ville dans le secteur. Il en fallait une, tous étaient d'accord là-dessus, mais où ? Les propositions furent nombreuses, les discussions longues. Pendant qu'on essayait de se mettre d'accord, elle attendit patiemment, passant d'un petit village de quelques fermes à une bourgade avant d'être finalement nommée ville. En 1842, l'année de sa naissance.

Haparanda, d'après Haaparanta, le mot finnois pour Asps-trand.

De bonnes années s'ensuivirent, où elle grossit à s'en faire éclater la panse. Les périodes les plus fastes étaient celles où les autres étaient en difficulté. Être une ville neutre à la frontière d'un monde en guerre avait ses avantages. Plusieurs fois, elle s'était retrouvée la seule porte ouverte vers la Russie. Le trou d'une aiguille entre l'est et l'ouest.

Biens, lettres, marchandises, personnes.

Légaux, illégaux, vivants, précieux, dangereux.

Tous les trafics du monde transitaient par elle, quels qu'ils soient. Elle s'épanouissait. Prospérait.

Aujourd'hui, elle est un peu plus fatiguée. Elle s'est définitivement calmée. Lentement, elle s'étiole. Ce n'est en aucune façon

une chute libre, mais les morts et les départs sont chaque année plus nombreux que les naissances et les arrivées.

Elle connaît ses habitants. Elle partage leurs vies, voit et sait. Se souvient et espère. Elle a besoin d'eux tous. Elle est une ville, n'existe que tant que des gens choisissent de vivre en elle. Comme un dieu qui cesse d'exister dès lors que plus personne ne croit en lui.

Aussi accueille-t-elle les nouveaux venus et pleure-t-elle les disparus, étendue silencieuse et patiente aux rives du fleuve éternel.

LES PLACES DE STATIONNEMENT ne manquaient pas : Hannah choisit une de celles les plus proches du magasin Stadium, descendit de voiture et regarda alentour tout en remettant sa chemise dans son pantalon d'uniforme. En quittant l'hôtel de police, elle avait eu une bouffée de chaleur et, même si elle n'avait duré qu'environ une minute, elle avait encore le visage brûlant et le dos ruisselant de sueur.

Le temps n'aidait pas vraiment.

Treizième jour d'affilée avec une température supérieure à vingt degrés, exceptionnelle pour un mois de juin : c'était plus calme que d'habitude au centre commercial le long de l'E4, où une dizaine de boutiques s'alignaient en espérant recueillir les miettes de la force d'attraction d'Ikea. Aujourd'hui avec un succès mitigé, constata Hannah quand, après s'être machinalement retournée vers sa voiture, elle gagna en quelques pas l'entrée de l'enseigne sportive.

Dans la boutique, il faisait plus frais que dehors. De rares clients étaient dispersés entre les portants arrondis dont les pancartes annonçaient de quarante à soixante-dix pour cent de réduction sur les articles qu'ils présentaient. Hannah salua de la main la femme qui tenait la caisse. Elle ne la connaissait pas mais savait qui elle était. Tarja Burell, mariée à Harald, le petit frère de Carin, de l'accueil. La caissière répondit à son salut tout en faisant un signe de tête vers l'intérieur de la boutique. Hannah aperçut aussitôt celui pour qui elle était venue.

Un jeune homme, elle le reconnaissait lui aussi. Jonathan, surnommé Jonte, elle ne remettait pas pour l'instant son nom

de famille, ce qui signifiait qu'il ne faisait pas partie des visiteurs les plus assidus des cellules de l'hôtel de police. Elle se dirigea vers les piles de cartons à chaussures disposées devant un mur où leur contenu était affiché. Le jeune homme avança en titubant vers un couple d'une trentaine d'années qui faisait de son mieux pour l'éviter, tout en refusant de lui donner la satisfaction de les mettre en fuite : ils essayaient donc tout simplement de faire comme s'il n'existait pas.

“Je peux vous parler ?”

Jonte se tourna vers Hannah. Si son visage blême et cireux et ses gestes saccadés ne lui avaient pas encore indiqué qu'elle avait affaire à un homme en grave état de manque, ses pupilles dilatées laissaient peu de place au doute. Héroïne, probablement. Ou Subutex. L'offre, et par là la consommation, avait explosé ces dernières années.

“Mais quoi ? s'offusqua le jeune homme en reniflant.

— Je voudrais juste vous parler, suivez-moi dehors.

— J'ai rien fait.

— On pourra toujours en discuter. Dehors.”

Elle posa doucement la main sur son épaule. Il l'ôta si violemment qu'il perdit presque l'équilibre et dut reculer d'un pas pour éviter de tomber à la renverse.

“Fous-moi la paix. Je demande de l'argent, c'est tout, continua-t-il en dédramatisant d'un haussement d'épaules. La manche. C'est pas... c'est pas illégal.

— D'accord, mais quand on ne vous donne rien, vous faites quoi ?

— Hein ? Mais quoi ?”

Hannah le vit s'efforcer de fixer son regard papillonnant dans une expression interloquée.

“Vous menacez de les frapper.

— Ah oui, mais euh... je l'ai pas fait...

— Non, mais vous ne pouvez pas menacer les gens comme ça, alors maintenant suivez-moi.”

Elle posa à nouveau légèrement la main sur son épaule, et sa réaction fut la même, un violent mouvement de recul qui semblait prendre totalement par surprise le reste de son corps.

“Dégage tes gros doigts boudinés !

— Pas de problème, dit Hannah en lâchant son épaule. Et vous me suivez dehors ?

— Oui, mais me touche pas.”

Hannah fit un pas de côté et lui fit signe de passer devant elle. Mal assuré sur ses jambes, il se dirigea lentement vers la sortie. En passant devant un bac de slips de marque, il en attrapa quelques paquets qu’il tenta gauchement de cacher sous son mince blouson.

“Sérieusement ? demanda avec lassitude Hannah. J’ai l’air d’avoir laissé mon chien d’aveugle à la porte, ou quoi ?

— Mais quoi ?” répondit Jonte, l’air totalement interloqué. Hannah s’avança en soupirant, lui reprit les sous-vêtements qu’elle rejeta dans le bac. Une brusque poussée dans le dos lui signifia que ça suffisait, maintenant. Il parut le comprendre et se dirigea vers la sortie sans protester davantage.

Quand il sortit dans la lumière vive du soleil, il mit ses mains en visière pour protéger ses yeux sensibles. Une nouvelle petite poussée l’orienta vers la voiture de police. À mi-chemin, il s’arrêta, une main sur le ventre, un peu plié en avant.

“Putain, je suis pas bien !

— C’est parce que vous avez plein de cochonneries.”

Jonte ne répondit pas, mais Hannah crut percevoir un léger hochement de tête avant qu’il continue.

Elle l’installa sur la banquette arrière, et ils se mirent bientôt en route. Elle posa le regard sur ses mains qui tenaient le volant. Certes, son alliance la serrait un peu plus que la première fois où elle l’avait enfilée à son annulaire et elle n’avait aucune chance d’entrer encore dans sa robe de mariée si l’idée saugrenue la prenait, mais ses doigts n’étaient pas boudinés. Elle n’était pas grosse. Son ventre s’était un peu arrondi ces dernières années, mais voilà quelques semaines elle avait trouvé sur internet un calculateur d’indice de masse corporelle, où il suffisait d’entrer sa taille et son poids. Son IMC était de vingt-sept. Elle envisagea d’expliquer à l’homme assis à l’arrière qu’elle avait un IMC égal à son QI. Un coup d’œil au rétroviseur lui indiqua que ce serait peine perdue : la tête de son passager pendait sur sa poitrine, comme s’il s’était endormi.

Le trajet se poursuivit en silence. Ils parvinrent bientôt de l'autre côté de l'E4, en route vers le centre-ville plus ou moins désert. Les clients du grand magasin de meubles s'aventuraient rarement jusqu'au centre historique blotti au-delà de l'autoroute qui formait à certains égards autant une ligne de démarcation que la frontière avec la Finlande quelques centaines de mètres plus loin.

Elle prit à gauche devant l'immeuble rouge de deux étages qui hébergeait la rédaction de l'*Haparandabladet*, le journal local qui ne paraissait plus désormais que deux fois par semaine, et tourna devant le long bâtiment en briques jaunes de trois étages, assez anonyme, que la police partageait avec, entre autres, le centre des impôts et l'Assurance maladie.

Elle se gara dans le parking sur une des deux places libres, descendit de voiture, se pencha vers la banquette arrière pour secouer son passager. Assez péniblement, il sortit à son tour et, sans qu'elle ait à lui indiquer le chemin, il se dirigea vers la porte qui menait aux cellules. Soudain, il s'arrêta, appuya une main sur le capot, gémit. Hannah arriva à sa hauteur juste à temps pour voir son regard vide quand il se tourna vers elle. Sans crier gare, une cascade de vomi l'atteignit juste au-dessous du menton, elle sentit à travers le tissu la chaleur qui ruisselait sur le devant de sa chemise. La puanteur lui sauta à la gorge.

“Mais bordel !”

Elle réussit à s'écarter d'un pas, de sorte que le puissant jet suivant atterrit par terre en ne faisant qu'éclabousser ses chaussures et le bas de son pantalon.

Le jeune homme se redressa en respirant à fond, un petit sourire de soulagement aux lèvres. Hannah s'efforça de respirer court par la bouche en poussant la porte de la petite pièce où les personnes arrêtées étaient enregistrées avant d'atterrir dans une des quatre cellules qui étaient pour l'instant toutes vides. La femme qu'ils avaient arrêtée pour détention de stupéfiants la semaine dernière avait été écrouée et transférée à Luleå. Au cours du week-end, ils avaient eu une conduite sous l'emprise de stupéfiants, deux amendes – un véhicule non déclaré, une remorque non homologuée – et le dimanche matin ils avaient

assisté les ambulanciers dans la prise en charge d'une femme en état d'ébriété qui s'était cassé le poignet et avaient trouvé sur le bas-côté un renne victime d'un accident de la route. Pas de quoi remplir les cellules.

Morgan Berg arrivait dans le couloir, une tasse de café à la main. Il s'arrêta et recula d'un pas en voyant ce qui arrivait.

“Enregistre-le”, lui ordonna Hannah en poussant Jonte vers le banc fixé au mur en face du petit guichet. Sans attendre de réponse ou d'objection, elle tourna les talons, sortit son passe et ouvrit la porte derrière elle. Un bref couloir, des casiers de tôle bleue le long d'un mur, quelques chaises ici ou là, des tuyaux et des câbles au plafond. La première impression du visiteur était celle d'un tunnel glauque, mais c'était le vestiaire des messieurs, qu'on était forcé de traverser pour atteindre celui des dames.

Hannah gagna son casier et commença à se déshabiller. Était-ce juste la puanteur, ou avait-elle reçu un peu de vomi dans la bouche ? Elle luttait pour ne pas se sentir mal elle aussi. Ça l'avait toujours rebutée : quand les enfants étaient petits, c'était toujours Thomas qui devait s'en occuper quand ils vomissaient. Dégoûtée, elle déboutonna et ôta sa chemise, la jeta par terre. Se pencha pour enlever chaussures et chaussettes. Elle était en soutien-gorge et pantalon d'uniforme quand son téléphone sonna. Tentée de ne pas répondre, elle jeta pourtant un œil à l'écran.

Un appel d'Uppsala.

Où Gabriel faisait ses études.

Ce n'était pas son numéro, mais ça pouvait être un camarade, il avait peut-être perdu son téléphone, quelque chose avait pu se passer. Elle décrocha avec un bref :

“Allô ? Ici Hannah.

— Euh, oui, bonjour, c'est Hannah... Wester ? fit à l'autre bout du fil la voix de quelqu'un qui avait cherché dans ses notes son nom de famille.

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Pardon, je suis Benny Svensén, j'appelle de la SVC.” Il se tut un instant, comme s'il se demandait s'il allait ou non expliciter le sigle SVC, mais décida visiblement de passer outre.

“Je voulais vous parler de ces loups... car c’est bien vous qui vous en occupez, n’est-ce pas ?”

En effet.

Elle dirigeait l’enquête préliminaire dans une affaire de braconnage concernant des loups. Un randonneur allemand avait appelé mercredi dernier dans tous ses états pour expliquer dans un anglais approximatif qu’il avait trouvé un loup mort. Après un moment d’incompréhension, ils avaient fini par obtenir une localisation. Une fois sur place, il s’était avéré qu’il ne s’agissait pas seulement d’un loup, mais de deux. Une femelle et un petit. Pas de blessures apparentes, mais que les deux soient morts de cause naturelle à moins d’un kilomètre l’un de l’autre semblait improbable. En tout cas, la procédure avait été suivie et les corps envoyés au Service vétérinaire central, qui avait visiblement chargé Benny Svensén de reprendre contact.

“Sans doute, confirma Hannah en réfrénant une envie de cracher. S’il s’agit bien d’une femelle et d’un petit retrouvés près de Kattilasaari mercredi dernier.

— Oui, ce sont eux, nous n’avons pas d’autres loups pour l’instant.

— Ça, je ne pouvais pas le savoir, n’est-ce pas ?

— Non, bien sûr, mais...

— Oubliez ça, que voulez-vous ?” Elle regrettait d’avoir répondu, elle aurait préféré se débarrasser au plus vite de ses vêtements et filer sous la douche. En outre elle estimait en savoir assez. Les loups avaient été empoisonnés. Il s’agissait d’un acte de braconnage, qui serait très vraisemblablement classé sans suite aussitôt l’affaire transmise au procureur à Luleå. Ce genre de dossier mobilisait d’importantes ressources, pour un niveau de priorité et un taux d’élucidation très bas. Les loups étaient rares dans la région, il n’y avait pas à sa connaissance de population permanente, mais parfois il en arrivait d’autres régions de Suède, de Russie, de Finlande ou de Norvège. Quand ils étaient découverts, ils ne tardaient cependant jamais à “disparaître”.

“La cause du décès était un empoisonnement”, lui confirma Benny. Elle l’imaginait en train de lire le rapport d’autopsie.

“Très bien, comme ça je suis fixée, dit-elle tout en débou-
tonnant son pantalon et en commençant à s’en débarrasser. Ce
n’est pas tout à fait le moment, là : pouvez-vous juste m’en-
voyer le rapport ? Merci.” Il était évident qu’elle souhaitait
mettre un terme à la conversation. Croyait-elle. Mais appa-
remment, cela avait totalement échappé à Benny Svensén.

“Il y a autre chose.

— Quoi, encore ?” pesta-t-elle, incapable de cacher son
impatience. Quand elle entendit ce qu’il avait à dire, elle se
redressa, figée, oubliant un instant qu’elle était à demi nue
et couverte de vomi : avait-elle bien entendu ?

Ce n’était quand même pas possible...